

Appelés à la liberté
Préparation à la semaine sainte avec l'Apôtre Paul et le bienheureux Franz Jägerstätter

Réunis par internet pour cette récollection de carême du *theologicum*, alors que s'approche une semaine sainte que nous aurons à vivre dans les mêmes conditions, sans pouvoir sortir de chez nous, nous allons réfléchir ensemble à la liberté que donne la foi, à l'écoute de deux témoins : l'Apôtre Paul s'adressant aux Galates, d'une part, et le bienheureux Franz Jägerstätter, exécuté par les Nazis le 9 août 1943 parce qu'il refusa au nom de sa foi l'incorporation dans les armées de Hitler, d'autre part¹.

Le coronavirus nous oblige au confinement. Beaucoup en souffrent de manière très pénible, en particulier les prisonniers, les malades, les personnes âgées qui vivent seules. Paul comme le bienheureux Franz ont l'un et l'autre connu l'enfermement. Nous pouvons confier les personnes les plus affectées par l'épidémie et ses conséquences à la prière de ces deux intercesseurs, dont les souffrances sur terre ont autrefois élargi le coeur, dont la gloire « avec le Christ » accueille désormais toute détresse.

« *Je vous écris les mains liées, mais je préfère encore cela plutôt que de sentir ma volonté enchaînée. Ni le cachot, ni les chaînes, ni une condamnation à mort ne sauraient faire perdre à quiconque la foi et lui ravir la liberté.* », écrivait Franz dans son testament².

1. *La liberté trahie*

Paul et les Galates

Franz Jägerstätter et l'Église d'Autriche

2. *La liberté révélée*

L'Évangile de Paul

Le rêve de Franz

3. *La liberté fidèle*

La parénèse de Paul

Le sacrifice de Franz

1 Franz Jägerstätter, *Être catholique ou nazi*. Lettres d'un objecteur de conscience, Paris, Bayard, 2007, et Gordon Zahn, *Un témoin solitaire*. Vie et mort de Franz Jägerstätter, Paris, Seuil, 1967, annexe I : « Les écrits de Jägerstätter », p. 185-220.

2 Déclaration écrite de prison en juillet 1943, à la demande du doyen Kreuzberg, cf. *Un témoin solitaire*, p. 187.

1. La liberté trahie

Paul et les Galates

Le chrétien fidèle au Christ est un être libre, affirme Franz au fond de son cachot. Pendant des années, il avait lu assidûment la Bible, en particulier saint Paul. L'Apôtre dit en Galates 5, 1 : « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés.* » En fait, le texte grec dit, plus littéralement : « *c'est pour la liberté que Christ nous a libérés* ». *Eleutheria hêmas Christos eleutherôsen*. La tournure est typiquement hébraïque. La répétition de la même racine donne au verbe un sens plus intense. « *Vraiment, on peut dire que le Christ nous a libérés !* ». D'où l'étonnement de Paul : comment donc, vous qui avez fait une telle expérience de libération lorsque vous avez découvert en Jésus qui est vraiment Dieu, pouvez-vous retourner à une situation de dépendance ? (Cf. 4, 9). Non, insiste-t-il, ce n'est pas à cela que vous avez été appelés : votre vocation, c'est la liberté (5, 13).

Rappelons les circonstances dans lesquelles Paul avait rédigé son épître : la Galatie est une région qui occupe le centre de l'actuelle Turquie. Une région qui s'étend approximativement aujourd'hui de Konya à Ankara. La Galatie était à l'époque de Paul une province de l'empire romain, correspondant au territoire des Galates, au nord, et à des cantons satellites, au sud (Phrygie, Pisidie, Lycie, Pamphylie, Isaurie, Lycaonie). Ce sont ces cantons satellites que Paul avait évangélisés dès son premier voyage missionnaire, une quinzaine d'années après sa propre conversion, entre 45 et 50 : il prêcha dans les cités d'Antioche de Pisidie, de Lystres, d'Iconium, de Derbé aux confins de son pays natal, la Cilicie, dont Tarse était la capitale. Chaque fois qu'il dut se rendre de Syrie à Ephèse ou en Grèce, il retraversa ce territoire, et retrouva ces communautés qu'il avait fondées, et qu'il aimait au point de pouvoir leur dire, dans le souci de les voir grandir dans la foi : « *mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'accouchement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous* » (4, 19-20).

Mais, à son grand étonnement, et avec amertume, Paul apprit quelques années après les débuts euphoriques, alors qu'il résidait soit à Antioche de Syrie, soit à Ephèse ou à Corinthe (environ cinq ans plus tard, au cours de son troisième voyage missionnaire), que les Galates avaient perdu leur confiance en lui et doutaient qu'il leur eût annoncé le véritable évangile. La raison de ce retournement avait été la visite chez eux de chrétiens judaïsants qui affirmaient qu'il était toujours nécessaire pour être sauvé de recevoir la circoncision comme tous les fils d'Abraham, et de pratiquer les observances de la loi de Moïse, prescriptions alimentaires ou adoption des fêtes juives. Cette défiance blesse évidemment Paul dans son affection pour les Galates. Mais surtout, il est catastrophé que l'on ait en son absence complètement déformé le visage de l'Évangile. Le seul Évangile de Dieu, le seul Évangile qui vaille.

Paul est catastrophé que l'on ait détourné ses chers Galates de la voie qui seule peut leur apporter le salut : celle de la foi, vécue dans le Christ, lui qui accepta de mourir en croix pour nous libérer du péché et du monde de la haine, et que le Père a ressuscité des morts (1, 1-4). Revenir aux observances de Moïse, mettre sa confiance dans toutes ces pratiques matérielles, ces rites, chercher en eux le salut, c'est se couper de Jésus, de la vie qu'il permet de mener lorsque l'existence individuelle et communautaire est mise sur lui, sa personne et son message, et sur ce Dieu dont il a révélé le vrai visage, celui d'un Père aimant : la vraie vie, la vie nouvelle des enfants de Dieu, la

vie de l'*ecclesia* rassemblée en son Nom.

Franz Jägerstätter et l'Église d'Autriche

Janvier 1933. Adolphe Hitler est nommé chancelier du Reich. Franz a 26 ans. Il habite Sankt Radegund, une petite paroisse montagnarde de Haute-Autriche, dans la région de Linz, qui est aussi le pays natal du Führer et de son subordonné Adolf Eichman, futur planificateur de la monstrueuse « solution finale »³. Franz fait tourner la ferme de la famille, son père adoptif étant malade. Meneur d'hommes, Franz aime les débats, qu'ils soient politiques, dans le contexte tourmenté de l'époque, ou religieux, avec les curés de la paroisse ou ses cousins témoins de Jéhovah. Franz reçoit dans ce contexte l'enseignement de son évêque, Monseigneur Gföllner, et il le partage sans aucune réserve ou hésitation.

« Le national-socialisme est malade de haine raciale, d'un nationalisme non-chrétien, d'une vision nationaliste de la religion, d'un christianisme qui n'est que de façade ; c'est pourquoi nous refusons son programme religieux. Tout catholique convaincu doit le refuser et le condamner ; car, si après les déclarations de Pie XI, il est impossible d'être à la fois bon catholique et véritablement socialiste, dès lors, il est tout aussi impossible d'être en même temps bon catholique et véritablement national-socialiste ... L'idée national-socialiste de la race est absolument inconciliable avec le christianisme et doit donc être fermement refusée. Cela vaut également pour l'antisémitisme radical prêché par le national-socialisme. Mépriser, haïr et poursuivre le peuple juif uniquement à cause de ses origines est inhumain et antichrétien. »⁴

En mars 1937, Pie XI condamne le national-socialisme dans l'encyclique *Mit Brennender Sorge* : « Le nazisme est une véritable apostasie (...) cette doctrine est contraire à la foi chrétienne. » En Allemagne, les copies du texte pontifical circulent clandestinement. En Autriche, où les nazis ont été mis hors la loi par le gouvernement autoritaire du catholique Dolfuss, assassiné pour cette décision en 1934, le texte du pape est salué, parfois avec enthousiasme, par les évêques, opposés à un rattachement avec le reich allemand, et il est lu dans les paroisses.

Mais le nazisme progresse dans le pays. Le 12 mars 1938, à midi, les troupes allemandes franchissent la frontière autrichienne. Le même jour, en présence d'une foule en liesse, Hitler entre à Linz. Seules quelques rares et faibles protestations se font entendre à l'étranger. Le 10 avril 1938, dimanche des Rameaux cette année-là, un referendum est organisé. Les électeurs allemands et autrichiens sont convoqués pour répondre à deux questions : « Êtes-vous d'accord avec la réunification de l'Autriche et du Reich allemand ? » et : « Donnez-vous votre voix à la liste (pour les élections du Reichstag) de notre Führer Adolf Hitler ? ». La veille du referendum est publiée une déclaration des évêques autrichiens :

« Librement et avec une conviction profonde, nous, évêques de la province autrichienne, déclarons à l'occasion des grands événements historiques de l'Autriche allemande : Nous reconnaissons avec satisfaction que le mouvement national-socialiste a fait et continue à faire des choses remarquables sur le plan de la reconstruction sociale et économique, ainsi que dans le domaine des politiques sociales pour le Reich et le peuple allemand, avec une attention particulière

3 Il est intéressant de méditer les justifications d'Adolf Eishmann à son procès en 1961. Elles apparaissent en effet comme l'exact contre-pied de celles de Franz Jägerstätter au sien, vingt ans auparavant. On pourra visionner par exemple sur youtube la video intitulée « Eichmann, extrait du procès en français » : <https://youtu.be/Qwide7UqmBs>. En particulier le dialogue entre Eichmann et son juge de 22'26 à 24'47.

4 Cité dans C. G. Zucconi, *Christ ou Hitler ? Vie du bienheureux Franz Jägerstätter*, Paris, DDB, 2010, p. 78-79.

pour les classes les plus pauvres de la population. Nous sommes également convaincus que grâce à l'action du national-socialisme, le danger du bolchevisme sans Dieu qui détruit tout a été conjuré. Les évêques accompagnent cette œuvre avec les meilleurs bénédictions pour l'avenir et exhortent les fidèles dans ce sens. En ce jour de référendum, c'est pour nous, évêques, un devoir national évident de nous reconnaître en tant qu'Allemands dans le Reich allemand, et nous nous attendons à ce que tous les fidèles chrétiens soient conscients de ce dont ils sont redevables à leur peuple.⁵ »

Comme pour les autres catholiques défavorables au nazisme, la palinodie des évêques de son pays, soumis aux pressions du pouvoir nazi désormais aux commandes, est un coup très rude pour Franz Jägerstätter. Il ne cède pas à la tentation du mépris des autorités et aux récriminations, conscient qu'il est de la lourdeur de leur charge et de la complexité des décisions à prendre⁶. Il évoque néanmoins pour tout le peuple de Dieu la trahison de Judas, le jeudi saint. Et pour lui, la seule manière de ressusciter à la vie chrétienne sera pour l'Église d'Autriche de corriger le 'oui' honteux du référendum par un 'non' courageux opposé à Hitler, quelles qu'en soient les conséquences. Il faudra accepter de passer par un vendredi saint pour accueillir une nouvelle Pâques.

« Si le Christ est de nouveau appelé à régner dans notre belle Autriche⁷, le Vendredi saint succèdera au Jeudi saint, car le Christ lui-même a d'abord dû mourir avant de ressusciter d'entre les morts. Il n'y aura pas de résurrection heureuse pour nous non plus, si nous ne sommes pas prêts à souffrir pour le Christ et pour notre foi, et même, s'il le faut, à mourir pour Lui et pour elle. C'est ce funeste 10 avril 1938 qui a été notre Jeudi saint à nous, les Autrichiens, lorsqu'on a fait prisonnière l'Église d'Autriche qui, depuis lors, est dans les fers ; tant que nous n'aurons pas répondu par un « non » vigoureux à ce « oui » prononcé par bien des catholiques avec une timidité si craintive, il n'y aura pas de Vendredi saint pour nous⁸. »

2. La liberté révélée

La révélation du Christ chez Paul

En des contextes historiques certes fort éloignés, la résistance de Paul et celle de Franz aux menaces qui pèsent sur la liberté chrétienne ont cependant ce trait essentiel en commun, qu'elles ne sont pas le fruit de leur seul courage, servi par des personnalités affirmées et indépendantes. Elles s'enracinent dans l'expérience de la miséricorde qui a été faite à chacun. Celle-ci fut pour eux deux une révélation.

⁵ *Ibid.*, p. 108-109.

⁶ « Ne jetons pas pour autant la pierre à nos évêques et à nos prêtres, après tout ils sont des êtres de chair et de sang, eux aussi, et il peut leur arriver d'être faibles. Peut-être sont-ils plus tentés par le Malin que nous, peut-être n'étaient-ils pas prêts à engager ce combat, déterminés à vivre ou à mourir. Peut-être aurions-nous le cœur qui palperait, à notre tour, s'il nous fallait soudain comparaître devant le tribunal de Dieu, nous qui, d'ordinaire, n'engageons notre responsabilité que pour quelques-uns de nos proches. Il est donc simple de se représenter la difficile décision à laquelle nos évêques et nos prêtres ont été confrontés en mars 1938 : nos évêques ont sans doute cru que cela ne durerait qu'un temps, et qu'ensuite tout s'effacerait et qu'ils pourraient, grâce à leur indulgence, éviter aux croyants bien des martyres et des peines. Hélas, il en a été autrement, plusieurs années se sont écoulées, et tous les ans, des milliers de gens doivent aller à la mort à cause de cette erreur. » *Être catholique ou nazi*, p. 30-31. Parmi les évêques ayant résisté courageusement au régime nazi : l'allemand August Von Gallen, le « lion de Münster », et le tchèque Joseph Beran, nommé archevêque de Prague à son retour de Dachau.

⁷ Le pontificat de Pie IX (1922-1939) centre la mission de l'Église dans un monde de plus en plus sécularisé sur la dévotion au Christ Roi. Cette spiritualité a d'abord une signification politique, mais elle implique aussi un renouveau du laïcat chrétien par la liturgie et la lecture de la Bible dont a beaucoup profité Franz Jägerstätter.

⁸ *Être catholique ou nazi*, p. 38.

Arrêtons nous quelques moments sur ce que Paul appelle « son Evangile », le seul Evangile de Dieu, le seul qui vaille. Essayons de nous ouvrir à cette vérité enthousiasmante qui une vingtaine d'années avant qu'il n'écrive la lettre aux Galates l'avait renversé, ébloui, sur le chemin de Damas, et avait changé radicalement le cours de sa vie. Depuis, il s'était donné entièrement, prêt à tout supporter pour l'annoncer.

L'Evangile de Paul, c'est le Christ. « *Il a plu à Dieu de révéler (apocalypsaï) en moi son Fils* » (Galates 1, 15-16). Le Christ s'était d'abord reflété aux yeux de Saul sur le visage meurtri d'Etienne, l'helléniste. Etienne exaspérait ses frères juifs « hébreux », en les appelant à revenir à la foi des patriarches et des prophètes, à ne pas s'enfermer dans le particularisme et le ritualisme de la religion du Temple (Actes 7, 48-50), et surtout en proclamant que Jésus était le Juste envoyé par le Seigneur, en dénonçant son assassinat, provoqué par leur incrédulité (ibid., verset 52). Etienne était beau et fort de la beauté et de la force d'un si puissant amour qu'il avait pardonné sous les yeux mêmes de Paul à ses bourreaux (cf. Actes 8, 58). Mais ce premier contact, ce premier reflet du Christ dans sa vie n'avait fait que redoubler la haine que Paul éprouvait à l'égard de cette secte nouvelle des Nazoréens qui relativisait de manière impie et dangereuse la religion de ses ancêtres : « *je persécutais à outrance l'Église de Dieu et je m'acharnais contre elle ; dans le judaïsme, j'étais beaucoup plus avancé que la plupart de ceux de mon âge, je débordais d'une passion jalouse pour les traditions de mes pères.* » (1, 13-14).

Le 20 janvier 1948, en Inde, à Delhi, Nathuram Godse, un jeune hindou extrémiste issu des élites brahmanes, craignant que l'hindouisme ne soit menacé de l'intérieur par Gandhi, alors que Gandhi rejoignait à grandes enjambées la foule qui l'attendait au terrain de prière, bousculait son entourage et tirait sur lui trois balles à bout portant. Gandhi, s'effondre aussitôt en disant : « ô Dieu ». Cette figure moderne de fanatique nous donne une idée de ce qu'était le jeune Paul lui-même. Et plus d'un jeune djihadiste aujourd'hui doit lui ressembler, partager la même rage aveuglante. Nathuram Godse fut condamné à mort. Paul fut inopinément libéré de sa haine et rendu à la vie.

« *Dans la Bible, les ennemis de Yahvé devaient être anéantis par le feu...Encore, même dans l'Evangile, nous entendons les apôtres Jacques et Jean proposer à Jésus de « faire tomber le feu du ciel » sur les habitants d'un village de Samarie qui avaient refusé de les recevoir (Lc 9, 54). Lorsque Saül de Tarse, sur la route de Damas, se sent foudroyé par la lumière venue du ciel, et qu'il entend la voix qui lui dit : ' Je suis Jésus que tu persécutes' (Ac 9, 3-5), subitement, il se trouve dans la situation d'un ennemi de Dieu qui aurait dû être mis à mort. Puisqu'il agissait en adversaire de Jésus et portait la persécution dans la communauté évangélique de Damas, ce feu venu du ciel aurait dû le réduire en cendres. Arrive le contraire. C'est miracle qu'il soit en vie. Saül est sauvé par Jésus, comblé de grâces, appelé à devenir apôtre. Désormais, il sera un exemple vivant de la Bonne Nouvelle, c'est son Evangile. Jésus est vivant, il donne la vie et non pas la mort. Sur la Croix Jésus a donné sa vie pour nous sauver.* » (H.-D. Saffrey⁹)

Ce que Saül découvre alors, c'est une lumière et une force toute nouvelles, la lumière et la force de l'Esprit de Jésus et de ses disciples comme Etienne, que Paul persécutait la veille encore, c'est l'esprit d'agapè. C'est-à-dire un amour inouï, si fort qu'il pardonne vraiment, totalement l'ennemi le plus cruel, réconciliant celui-ci avec Dieu, avec lui-même, avec le genre humain, vraie et totale justification, à laquelle la loi de Moïse préparait, mais qu'elle ne pouvait conférer par elle-

9 H.-D. Saffrey, *Histoire de l'Apôtre Paul*, Paris, Cerf, 1991, p. 7-8.

même. Un amour unifiant tous et tout en lui, « plongeant » en Christ, « revêtant » du Christ Juifs et Païens, esclaves et hommes libres, hommes et femmes (Galates 3, 28), pour en faire un seul peuple, « invoquant en tout lieu le Nom de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Corinthiens 1, 2).

L'Évangile n'est pas un roman ou une pièce à thèse, comme les œuvres de Tostoï ou de Sartre. Ce n'est pas un récit, un dialogue venant illustrer une idée générale, célébrer un sentiment humain. Le salut est la diffusion concrète de l'esprit d'*agapè* donné par le Christ, qui se manifeste dans une non violence active, aussi radicale que celle dont Étienne, s'abandonnant à Jésus son Seigneur, fut le martyr (Actes 7, 59), et dans l'assujettissement à tous les humains, auquel Paul, pour qui Étienne intercédait, appela les chrétiens (Galates 5, 13). Le salut n'est pas une théorie, une valeur. C'est le souffle qui se répand de cet homme-là, le Nazaréen, livré injustement au pire des supplices pour triompher du péché, et vraiment ressuscité par Dieu le Père (Galates 1, 1-4). Être livré à ce souffle divin qui l'a fait naître en Jésus à une vie nouvelle, se laisser conduire par lui, telle est la liberté du chrétien : « *Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit* » (Galates 5, 25).

La révélation reçue par Franz

Quand son évêque demanda à Franz s'il pensait avoir reçu « un appel spécial d'en Haut » pour oser se lancer sur la voix extraordinaire du martyr, Franz répondit qu'il l'avait reçu¹⁰. Il n'était pourtant pas un illuminé. L'entêtement était un trait de famille, mais aucun de ceux qui l'ont examiné sérieusement et objectivement n'a détecté chez lui de déséquilibre mental¹¹. Des années de réflexion, de prière, de rumination des événements à la lumière de la Parole de Dieu avaient abouti à des convictions cristallisées dans l'expérience marquante du rêve de mars 1938, quelques jours avant l'*Anschluss*.

« D'abord, je suis resté dans mon lit presque jusqu'à minuit sans dormir, et pourtant je n'étais pas malade, mais ensuite, j'ai dû m'assoupir ; d'un seul coup m'est apparu un beau train qui passait autour d'une montagne et vers lequel affluaient les adultes tout comme les enfants, en si grand nombre qu'on avait du mal à les retenir. Ceux qui n'étaient pas du voyage étaient si rares qu'il est préférable de ne pas en parler ou d'écrire à leur sujet. Ensuite, une voix m'a dit tout à coup : 'Ce train va en enfer.' Là-dessus, j'ai eu l'impression que quelqu'un me prenait par la main : 'Viens, nous allons au purgatoire', m'a dit cette même voix. La souffrance que j'ai vue et ressentie était atroce, et si cette voix ne m'avait pas dit que nous allions au purgatoire, j'aurais tout bonnement cru que je me trouvais en enfer. Seules quelques secondes s'étaient probablement écoulées pendant que je regardais tout cela ; ensuite, j'ai entendu un sifflement, j'ai vu une lumière, et tout a disparu. J'ai aussitôt réveillé ma femme pour lui raconter ce qui s'était produit. Avant cette nuit-là, bien sûr, jamais je n'aurais cru que les souffrances pouvaient être si grandes, au purgatoire. Au début, ce train en marche m'a semblé assez incompréhensible, mais plus toute cette affaire s'éloigne, plus j'arrive à débrouiller ce mystère du train en marche. Et aujourd'hui, il me semble que cette image représente tout bonnement le national-socialisme qui, à l'époque, a fait irruption ou s'est infiltré parmi nous...¹²»

La vie du catholique Franz Jägerstätter se déroula dans l'écrin somptueux des montagnes autrichiennes, magnifique décor du film de Terrence Malick¹³. Elle ne fut pas cependant un long

10 C. G. Zucconi, p. 179.

11 G. Zahn, p. 135.

12 *Être catholique ou nazi*, p. 23-25.

13 Terrence Malick, décembre 2019, « Une vie cachée ». Bande annonce sur youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=9vUqv18t6Ts>.

fleuve tranquille. Franz naît hors mariage de Rosalia Huber et Franz Bachmeier. Ses parents sont si pauvres qu'il n'est pas question pour eux de se marier, et l'enfant est pris en charge par la grand-mère maternelle. Rosalia épouse Heinrich Jägerstätter quand Franz a dix ans. Celui-ci, adopté, devient alors l'unique héritier de cet agriculteur aisé, estimé dans le village, mais difficile en famille, car il est alcoolique.

A vingt ans, Franz quitte le village et va travailler quelques années dans les mines de Styrie, trois cent kilomètres plus au sud. Il y rencontre les membres du parti social-démocrate, fortement anticléricaux, et sa foi en est ébranlée¹⁴. Il prend de la distance par rapport aux mœurs du village. A son retour, il est fier d'introduire la première motocyclette à Sankt Radegund. Toujours élégant, connu pour être coureur de jolies filles¹⁵, il ne faut pas lui marcher sur les pieds. Après une bagarre, il est placé quelques jours en détention.

Le village est très catholique, réputé pour les représentations annuelles de la Passion dont les acteurs sont les villageois eux-mêmes. Franz y joue le rôle d'un soldat romain. Il pratique « ni plus, ni moins que ses concitoyens »¹⁶. Il gardera des remords de sa « jeunesse turbulente »¹⁷ et écrira quelques années plus tard à son filleul : « *mon expérience personnelle m'a appris combien la vie d'un chrétien tiède est pénible ; c'est plutôt végéter que vivre.* »¹⁸

Une transformation s'opéra progressivement dans l'esprit de Franz quand il approcha la trentaine. On en perçoit la cause à la lecture des derniers mots qu'il adresse en 1936 à son filleul Franz : « *Considère deux choses : d'où viens-tu, où vas-tu ? Alors ta vie prend son véritable sens. Qui part pour un voyage sans but erre tant qu'il est las et pauvre. Qui vit sa vie sans but a vieilli en vain.* »¹⁹

Franz est impulsif, mais il n'est pas étourdi. Il aime s'amuser, jouir de la vie. Sur l'instant, il peut se laisser entraîner à de graves écarts. Mais son éducation, son tempérament, les temps de calme et de solitude que lui offre la vie paysanne, les épreuves de la vie, l'ont habitué à l'introspection, à la distance critique, à réserver son jugement et à exercer son discernement. Quand la vérification d'un principe en a fait pour lui une conviction, il s'y tient fermement. Il hait le mensonge, la tromperie, la lâcheté.

Franz veut savoir « d'où il vient et où il va ». Il n'est pas le genre d'homme à monter dans n'importe quel train par conformisme. Il est prêt à « l'opposition sociale »²⁰, l'objection de conscience, s'il le croit justifié. Son adhésion à la foi catholique de son enfance est pleinement assumée. Il a vécu avec des compagnons de travail, des parents, qui la dénonçaient avec passion comme une illusion ou une tromperie. Mais la parole du Christ, la prédication de l'Église et l'exemple des saints, en particulier celui des martyrs des premiers siècles chrétiens et de Thomas More, sont de plus en plus clairement pour lui les seules sources qui répondent à sa soif de vérité et de justice.

L'engagement ecclésial de Franz s'épanouit dans la vie partagée avec son épouse, elle-même

14 On peut penser à ce que Dorothy Day écrivait à la même époque de l'opposition du socialisme au christianisme : « Saint Pierre disait : 'Domestiques, soyez soumis à vos maîtres avec crainte, pas seulement aux maîtres bons et conciliants, mais aussi à ceux qui sont pénibles » (1 Pierre 2, 18). Et les Socialistes disaient : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous, vous n'avez rien à perdre, sinon vos chaînes. » *From Union Square to Rome*, Preservation of the Faith Press, Silver Spring, Maryland, 1939, p. 47-48.

15 Franz eut une fille hors mariage en 1933, Hildegarde. Il se sépara sans rancune d'avec la mère de l'enfant, et s'occupera d'Hildegarde très affectueusement jusqu'à sa mort. Peu avant de se marier avec Franziska Schwaninger trois ans après la naissance d'Hildegarde, il se rendit avec sa future épouse auprès de la mère et de la grand-mère d'Hildegarde pour leur demander d'adopter l'enfant âgé de trois ans, mais la proposition ne fut pas acceptée.

16 Pour toutes ces informations, cf. C. S. Zucconi, *op. cit.*, p. 27 et suivantes.

17 L'expression est le titre d'un chapitre du livre beau et profond de G. Zahn : *Un témoin solitaire*.

18 Cité par G. Zahn, p. 37. La lettre à son filleul est reproduite dans son intégralité, *ibid.*, p. 214-220.

19 *Ibid.*, p. 220.

20 cf. G. Zahn, p. 163.

très pieuse, Franziska. Le jour de leur mariage, ils partent pour Rome. A Rome, les époux assistent avec enthousiasme à l'audience pontificale de midi, le samedi saint (soit après la première célébration de Pâques, conformément à l'ancien rite romain). Le pape s'était dit heureux de bénir les pèlerins « *à l'occasion des célébrations solennelles de Pâques ; il espérait que cela les encouragerait tous à envisager un programme conforme aux désirs du Seigneur, Lequel, par Sa Résurrection, voulut nous faire jouir d'une vie spirituelle nouvelle.* » (compte rendu de l'audience)²¹. 'Adopter un programme de vie conforme à la volonté divine' : de fait, au retour, Franz s'adonne avec de plus en plus de zèle, et sans craindre les moqueries, à la prière. Il assiste à la messe et communie le plus souvent possible, il aime prier dans la solitude, dire son rosaire, visiter les églises, se rendre au pèlerinage marial bavarois d'Altötting, à une cinquantaine de kilomètres.

Une bible lui a été offerte pour son mariage, et il fera la lecture quotidiennement, si possible avec Franziska, du « *Livre des livres, celui où Dieu lui-même s'adresse aux hommes.* »²² Il ne lit pas les Ecritures pour élargir sa culture ou pour le charme du texte. La lecture est pour lui un moment où il se laisse interpeller. Il est convaincu que chacun y reçoit des orientations, que chacun a la responsabilité d'y être attentif et de les suivre. Dieu parle au coeur. Il donne des signes. Il peut éclairer les fidèles par des rêves, comme le montre la Bible : saint Paul lui-même n'en fit-il pas souvent l'expérience (Actes 16, 9 ; 18, 9 ; 27, 23) ? A quoi pouvait aboutir cette religion simple et populaire, ne risquait-elle pas de l'aveugler ou de tourner au fondamentalisme ? La sincérité, l'ouverture et la fidélité de Franz le conduisirent au contraire à une lucidité que les savants et les clercs auraient dû lui envier :

*« Le lecteur qui serait tenté de sourire avec condescendance devant une pensée toute simple et parfois élémentaire, ou un excès d'images dévotes ferait bien de se rappeler ceci : les grammairiens accomplis, les maîtres d'une rhétorique éblouissante, acceptèrent, sous une forme ou sous une autre, de se compromettre, ou de donner leur appui à l'un des régimes les plus odieux et les plus inhumains de l'Histoire. Ce paysan fut un des seuls à reconnaître le mal de l'époque, à comprendre ses responsabilités de chrétiens et à les assumer jusqu'à la mort. »*²³

Franz ne s'arrêtait pas aux sentiments pieux, il était homme de conscience, soucieux de répondre quotidiennement, concrètement et le plus fidèlement possible aux appels de Dieu. Sa droiture exceptionnelle et la transparence de sa foi le firent taxer par certains de « fanatique »²⁴. On n'aurait fait que hausser les épaules devant trop de bigoterie, on admirait son honnêteté et son dévouement, mais son intransigeance face au nazisme, inséparable de ses convictions religieuses, déconcertait et inquiétait de plus en plus l'entourage.

L'affirmation répétée du principe de responsabilité personnelle²⁵ ne conduisait pas Franz au scrupule ou à l'accusation pharisienne. Il avait fait lui-même l'expérience de la faute grave et du pardon. La responsabilité de chacun est constitutive à ses yeux de sa dignité. L'horizon de l'existence, souvent rappelé dans ses écrits, comme dans le rêve de 1938, est le jugement dernier, qui donne poids et valeur à nos choix terrestres. Le jugement divin était espéré comme un acte de salut, car par lui la justice et la vérité triompheraient enfin. Mais Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Franz n'envisage pas un Dieu qui damne, il parle peu de l'Enfer (dans le fameux rêve, l'Enfer n'est que nommé comme le terme fatal duquel une foule s'approche à toute vitesse, mais on ne la voit pas y entrer). Franz parle d'un Dieu qui purifie, il insiste sur le dogme catholique du Purgatoire. Notre bienheureux croit à la toute-puissance salvatrice de Dieu manifestée dans le Coeur du Christ, dévotion qui lui est chère. Mais Dieu tout aimant respecte nos libertés. Il ne les contraint

21 C. G. Zucconi, p. 47.

22 *Ibid.*, p. 56.

23 G. Zahn, p. 105. C'est moi qui souligne.

24 G. Zahn, p. 44.

25 Cf. *Être catholique ou nazi*, p. 33-46 : « Brèves pensées sur notre passé, notre présent et notre avenir ».

pas à coup de miracles²⁶. Il les purifie dans la durée en un travail douloureux de retournement et de détachement intérieurs.

3. La liberté fidèle

La vie nouvelle des enfants de Dieu selon Paul

« Lorsque les temps furent accomplis, enseigne Paul, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi (de Moïse), pour que nous recevions l'adoption filiale. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans notre cœur l'Esprit de son Fils, qui s'écrie : 'Abba, Père ! ». Ainsi, dit Paul, tu n'es plus esclave, mais fils : et si tu es fils, tu es aussi héritier, du fait de Dieu. » (4, 4-7)

La liberté à laquelle nous appelle la bonne nouvelle de Paul est la liberté des enfants de Dieu. Il s'en explique plus longuement un peu plus tard dans l'Épître aux Romains : « en effet, vous n'avez pas reçu un esprit d'esclavage, qui ramène à la crainte, mais vous avez reçu un Esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : 'Abba ! Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui » (Rom 8, 15-17).

Être libre, pour un ancien comme Paul, nous le constatons dans les deux textes cités, c'est d'abord ne pas être esclave. Ce n'est pas comme pour nous modernes se *sentir* libres. Être grisé par le sentiment du grand large, par le sentiment que tous les possibles s'ouvrent devant nous. Pour un ancien, la liberté n'était pas d'abord un sentiment, mais une condition sociale. Le monde est ainsi fait que certains êtres supérieurs disposent d'eux-mêmes, et cette liberté, ce confort, exige qu'un grand nombre d'autres ne justifient leur existence qu'en étant à leur service.

Certes les philosophes païens attireraient l'attention sur le fait que la liberté était aussi et surtout une réalité intérieure. Que l'on pouvait être roi de l'univers et esclave de ses passions. Ou au contraire esclave au cœur noble. Mais cette vérité même n'était accessible qu'à une élite. Ce n'était pas la règle qui régissait le monde des hommes, monde de la violence, de la volonté de puissance, de l'argent, des ripailles, ce monde « *présent et mauvais* » évoqué par Paul dans les premières lignes de son épître (1, 4). Jésus, par sa mort pour nos péchés, et sa résurrection par le Père, est venu nous libérer de ce monde-là pour faire de nous des « *créatures nouvelles* » (6, 15).

Le peuple juif était dispersé dans le monde païen. En tout lieu où la Providence l'avait conduit, il revendiquait farouchement d'être laissé à part. Il protégeait sa liberté derrière la clôture de la Tora et de ses centaines de préceptes. La fierté de n'être pas comme les autres, voués à ces dieux qui n'en sont pas, les idoles, ces phantasmes avides et cruels des païens, nous l'entendons résonner dans les paroles que les Juifs avaient adressées à Jésus au temple. Jésus venait de leur dire : « *la vérité vous rendra libres.* » Aussitôt les Juifs rétorquèrent : « *nous sommes la descendance d'Abraham et nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment peux-tu dire, toi : « Vous deviendrez libres ! »* Jésus leur répondit : *Amen, amen, je vous le dis, quiconque fait le péché est esclave du péché...Je sais que vous êtes la descendance d'Abraham ; mais vous cherchez*

²⁶ Cf. *Ibid.*, p. 33 : « ... depuis qu'il y a des hommes en ce monde, l'expérience nous apprend que Dieu accorde aux hommes le libre arbitre ; il est bien rare qu'il intervienne de façon notable dans les destinées des hommes et des peuples, et il n'en sera guère autrement à l'avenir, si ce n'est à la fin du monde. »

à me tuer, parce que ma parole ne trouve pas place en vous...Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Mais maintenant vous cherchez à me tuer, moi, un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu...Ils lui dirent : nous, nous ne sommes pas nés de la prostitution ; nous avons un seul Père, Dieu. Jésus leur dit : « Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez ; ... vous, vous êtes de votre père, le diable, et vous voulez faire les désirs de votre père, homicide dès le commencement. » (Jean 8, 31...47).

Descendance d'Abraham, esclavage du péché, adoption par Dieu le Père : tous ces thèmes font déjà partie de la doctrine des adversaires juifs de Jésus. Ils sont repris et développés par Paul dans sa lettre aux Galates. Être libre pour les frères juifs de Paul, c'est donc avoir été retiré du monde des païens asservi aux idoles, comme jadis Abraham le Patriarche, appelé à quitter son pays et la maison de son père, comme ses descendants sortis d'Égypte sous la conduite de Moïse et libérés du pouvoir de Pharaon. Être Juif, c'est ainsi avoir été affranchi du pouvoir du péché et de son fruit, la mort. C'est mériter le titre et les droits d'enfants de Dieu, du Dieu vivant.

Oui, tout cela est vrai, confirme Paul, qui fut Saul le pharisien. Tout cela était don de Dieu. Tout cela nous préparait à recevoir le don par excellence, qui est la grâce du Christ. Mais désormais, tout cela a trouvé son véritable sens dans la vie de Jésus, un sens qui déborde les étroitesse du judaïsme que moi Paul j'ai aimé passionnément et plus que tout autre. Au fond, tout cela n'avait vraiment de valeur que dans la mesure où le Christ y était déjà préfiguré, encore caché. Tout cela tirait toute sa valeur d'être comme aimanté par le Christ qui devait venir. Mais une fois le Christ venu, tout cela dont nous devons garder précieuse mémoire pour bien comprendre ce qui est advenu et ce qui nous advient en Jésus, la communication à tout homme de l'esprit d'*agapè*, tout cela est devenu relatif, facultatif, finalement caduque. Vouloir y retourner quand on l'a quitté, vouloir y entrer quand on en a aucune obligation, c'est anéantir la Croix du Christ et sa grâce. Attention : ce n'est pas l'existence d'Israël qui est en cause, l'amour que Dieu continue d'avoir pour Israël, mais c'est l'accomplissement et donc le dépassement de tout ce qui avait été annoncé à Israël, préparé dans le sein d'Israël, peuple des affranchis, et qui continue de vivre, extraordinairement épanoui, dans le peuple nouveau où tous se rejoignent en frères et sœurs, « où il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme », car tous ceux qui ont reçu le baptême du Christ, ont revêtu le Christ et font un dans le Christ (3, 26-29)²⁷.

Ce qui fait vivre dans ce monde nouveau de la grâce du Christ qui est le vrai Royaume de Dieu, ce n'est rien d'autre que la « *foi qui opère par l'agapè, par l'amour* » (5, 6). C'est de se confier totalement au Christ sauveur et au Père qui l'a relevé d'entre les morts, c'est croire ; c'est de tendre vers l'accomplissement des promesses, à savoir notre entière justification, au jour de sa venue toute proche, c'est espérer ; et c'est ainsi vivre de son Esprit qui fait de nous en Jésus des enfants de Dieu notre Père, les membres de son corps à faire grandir, de son temple à édifier qui est l'Église, patients et bienfaisants pour tous, porteurs de la véritable paix au monde, c'est aimer. Dans cet espace nouveau, de la foi, de l'espérance et de l'amour, le péché et la mort ont perdu leur pouvoir.

²⁷ Certains se font de Paul l'image d'un homme violent, après comme avant sa conversion. Je ne la partage pas. « Alors que les groupes chrétiens primitifs auraient pu, psychologiquement, s'organiser et prospérer dans une hostilité profonde à l'égard des tenants du judaïsme traditionnel, alors qu'ils auraient pu renforcer leur identité par une projection agressive de culpabilité sur les juifs tenus responsables de la mort de Jésus, Paul ignorera ce retournement d'agressivité, cet atout humainement précieux pour cimenter l'unité des communautés : l'existence d'un bouc émissaire, d'un ennemi numéro un. Paul consacra trois chapitres entiers de son Épître aux Romains (Romains 9 à 11) à démontrer laborieusement comment, malgré le rejet du Christ, les juifs pourront tout de même être sauvés. Un tel effort n'est certainement pas explicable par un processus de projection agressive, d'absolutisation retournée. Il est une lutte pour assimiler un désir 'autre' ». André Godin, *Psychologie des expériences religieuses*, Paris, Le Centurion, 1986, p. 209.

La violence qui nous déchire est absorbée et détruite dans le corps de Jésus qui est notre paix, et dont les baptisés sont les membres. Ainsi la rage de Paul fut vaincue par l'intercession d'Etienne lorsque Jésus qu'il persécutait se révéla à lui. Un souffle invincible conduit le disciple de Jésus, l'Esprit de Jésus et sa grâce, grâce « *d'amour, de joie, de paix, de patience, de bonté, de bienveillance, de foi, de douceur et de maîtrise de soi.* » (5, 24).

Être libéré, c'est donc avoir changé d'appartenance en répondant à l'appel de Dieu qui nous a été adressé en Jésus. Nous appartenons au Christ. Ce changement d'appartenance transforme notre coeur, le remplit de paix, de joie, d'assurance. La liberté qui est appartenance au Christ entraîne une liberté intérieure grandissant de jour en jour.

L'Apôtre est le premier témoin de ce renouvellement intérieur dans l'Esprit de Jésus, mort pour nos péchés et relevé par Dieu le Père. Seul Dieu conduit Paul. Seul Dieu l'inspire. Seul Dieu en a fait son Apôtre. Il ne cherche plus en rien à plaire aux hommes. Il n'a plus de compte à rendre qu'à Dieu seul. C'est toute la fierté de Paul, s'alliant à l'humilité la plus profonde, parce qu'elle est toute dépendante du Père et du Seigneur Jésus. « *Est-ce que je cherche la faveur des hommes ou celle de Dieu ? Est-ce que je cherche à plaire aux hommes ? Si j'en étais encore à plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Christ.* » (1, 10) Sa parole a la liberté, l'assurance (*parrèsia*) que lui donne son origine divine. Il est capable de traverser l'épreuve. Ce n'est pas la marque de la circoncision qui lui donne son assurance, mais le baptême qui l'unit à Jésus crucifié et les cicatrices des blessures que le service de Jésus a entraînées : « *que me personne ne me cause de tourments (avec toutes ces affaires de circoncision!), car moi, je porte en mon corps les marques des Jésus* » (6, 18 : conclusion de l'épître).

De l' « apocalypse » (le dévoilement) du Fils jaillit la « parénèse » (l'exhortation) de l'Esprit. Jésus est venu nous introduire dans sa propre vie, vie d'*agapè*, d'intimité filiale avec un Dieu tout miséricordieux. Cette familiarité avec le Père céleste fait de l'homme un « frère universel », « *travaillant pour le bien de tous*, dit Paul, *à commencer par celui de nos proches dans la foi.* » (6, 10). Remarquons bien que Paul parle d'abord d'une bienfaisance s'adressant à tous, sans discrimination. L'ajout : « *surtout celui de nos proches dans la foi* », doit être compris non comme une limitation, mais comme le rappel nécessaire que la charité, si elle est vraie, authentique, commence à l'égard de ceux qui habitent sous le même toit, *oikeious* dit le texte de Paul. On sait que parfois celui qui se montre comme un ange à l'extérieur, sur la place publique, fait souffrir comme un démon ses proches !

Le sacrifice de Franz Jägerstätter

« *Voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi ; cela, aucune loi ne l'interdira !* » (Galates 5, 22). Le fruit de l'Esprit n'est pas l'effet de la douceur de caractère²⁸. On l'a déjà souligné, Franz fut un homme impulsif et même violent. Le premier jour de leur voyage de noces, Franz découvre en montant dans le car qui doit les conduire à Rome qu'il n'a pas été placé selon que la réservation en avait été faite à côté de son épouse. Il interpelle alors le chauffeur en le menaçant de lui « *faire goûter les coups de poing d'un paysan de Sankt Radegund* ²⁹ » si le service n'est pas assuré comme prévu. On trouve aussitôt une

28 Cf. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, livre 12, chapitre 1 : « que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle ».

29 C. G. Zucconi, p. 46.

solution.

Les trois périodes de service militaire des années 1940 et 1941 sont pour Franz une dure école de patience et d'humilité, où mûrit en lui le choix d'un refus total et public du Reich dont il sait qu'il le conduira à la mort. Les officiers le briment de manière sournoise. Après l'avoir formé comme motocycliste pour les divisions motorisées, on l'affecte dans les divisions à cheval, où il doit tout réapprendre en subissant les moqueries et les insultes pour son incompetence. Le sachant catholique, on le met de garde aux écuries les dimanches pour l'empêcher d'aller à la messe. Franz apprend à « *s'étonner sans se fâcher.* ³⁰» « *Il faut tout supporter avec patience. Avec l'aide de Dieu et la bonne volonté on peut faire beaucoup de choses.* ³¹» Il atteint alors à une pleine conscience du principe de non violence chrétienne. Le curé observa qu'il ne disait jamais du mal des autres, sauf lorsqu'il s'agissait du nazisme³². Son beau-père cherche son soutien pour rompre avec la famille de son fils en raison du mauvais comportement de sa bru. Franz lui répond :

« Cher beau-père, selon notre habitude humaine de ressentir et de penser, dans certains domaines nous préférons nous venger un peu. Mais notre sentiment chrétien nous en empêche. Nous devons répondre au mal par le bien. Le Christ lui-même nous a précédés par son exemple L'amour seulement peut toujours reconstituer la paix. Je viens de lire un tout petit livre sur l'amour. Car la foi et l'espérance disparaîtront, mais l'amour demeurera éternel. Ton gendre te salue du fond du coeur, et ne sois pas fâché avec moi pour ces quelques lignes. » ³³

Si les gens du village pouvaient encore penser d'après les souvenirs de sa turbulente jeunesse qu'il était risqué de se frotter à lui, rien ne pouvait leur faire douter de son aide en cas de besoin. Franz s'était toujours soumis aux exigences de la solidarité villageoise (« *Geschlossenheit* »). Il avait assez souffert, il avait assez eu besoin d'autrui pour mesurer combien la générosité et la fidélité sont choses précieuses. Ses voisins savaient qu'ils pouvaient compter sur lui, et qu'il ne se ménagerait pas en leur apportant main forte. A son retour au village après les périodes militaires, Franz accepta la charge de sacristain qu'il remplit très consciencieusement. Mais les services qu'il rendait dépassaient sa présence quotidienne à l'église. « *Une femme d'un certain âge (interrogée une vingtaine d'années après les faits) se souvient qu'au moment des restrictions, pendant la guerre, Jägerstätter emplissait un sac à dos de vivres qu'il allait distribuer discrètement aux pauvres du pays ; et pourtant les siens avaient tout juste de quoi manger, et vivaient simplement, pauvrement même.* » Sa femme, interrogée par Gordon Zahn, confirma la chose, en disant : Franz le faisait « *parce qu'il y croyait.* ³⁴»

Le 8 décembre 1940, il entre dans le tiers ordre franciscain, et s'y engage solennellement un an plus tard. La méditation de la Parole de Dieu et la prière, l'apprentissage de l'humilité, de la patience et l'habitude du dévouement l'ont préparé à « vivre selon la forme du saint Evangile » et à expérimenter la « joie parfaite ». Il noue une amitié spirituelle avec un autre tertiaire, Rudolf Mayer, de son âge, qui mourra sur le front russe quelques jours après l'exécution de Franz. Leur correspondance les soutiendra désormais l'un et l'autre dans l'épreuve. Franz échange avec son frère en saint François sur le refus de rejoindre les armées de Hitler. Seul le souci d'épargner les pires ennuis à leur famille les empêche de déserteur et de prendre ensemble la fuite. Le 1^{er} mars 1943, Franz se présente aux autorités militaires et leur déclare qu'il refuse le service militaire parce qu'il refusait le national-socialisme en raison de ses convictions religieuses. Il lui reste cinq mois à vivre.

Les conditions de détention à la prison de Linz ont été rapportées par les Français Alsaciens Lorrains qui partagèrent la cellule de Franz : le seul repas chaud de la journée, une soupe bouillante, devait être consommée debout, dans le couloir, en deux à trois minutes. Le choix était simple : se

30 *Ibid.*, p. 148.

31 *Ibid.*, p. 149.

32 Zahn, p. 47.

33 Zucconi, p. 150.

34 Zahn, p. 45.

brûler ou sauter le repas. Une cellule pour quatre accueillait six à sept personnes. Les détenus étaient souvent frappés. Aux moments difficiles, Franz trouve le mot réconfortant. Il donnait son pain. Il priait le rosaire avec les détenus³⁵. « *Là où nos forces ne suffisent pas, nous devons voir recours aux humbles prières.* ³⁶» « *Tant que l'on peut prier et ici j'ai le temps de le faire, la vie n'est pas vaine.* ³⁷»

Pâques vient. Franz écrit à sa femme : « *Le Christ est ressuscité. Alléluia, ainsi l'Église se réjouit aujourd'hui. Même si nous traversons des temps difficiles, nous devons et nous pouvons nous réjouir avec l'Église. Qu'y a-t-il en effet de plus joyeux que la résurrection du Christ vainqueur de la mort et des enfers ? Qu'y a-t-il de plus réconfortant pour nous chrétiens que le fait de ne plus avoir à craindre la mort ?* ³⁸»

Le 4 mai, Franz est placé de la prison de Linz à Berlin, dans la prison de Tegel, pour y être jugé par le Tribunal de guerre du Reich, réservé aux haut gradés et aux « cas particuliers ». Les objecteurs de conscience faisaient courir un trop grand risque pour les laisser avec les autres inculpés. On les transférait dans la capitale de l'Allemagne nazie pour les isoler. Dietrich Bonhoeffer est arrivé à Tegel un mois avant Franz. Il y rédige *Résistance et Soumission*. Les conditions de détention que connut Franz sont décrites dans le texte du pasteur luthérien : « *Dans tout le bâtiment, on entend retentir des insultes sauvages et humiliantes (...) Nourriture : le détenu ne peut se défaire de l'impression de ne pas recevoir une ration complète. Alarmes aériennes : pour les détenus il n'y a pas de caves où s'abriter.* » Franz écrit le 7 mai à Franziska : « *Si on ne se nourrit pas de sentiments de vengeance pour qui ce que ce soit, et si on arrive à pardonner à tout le monde malgré les mots durs qui agressent, le coeur reste en paix. Qu'y a-t-il de plus beau que la paix ? Prions Dieu pour qu'une paix vraie et durable puisse arriver bientôt en ce monde.* ³⁹»

Le 6 juillet, Franz est condamné à mort. On envoie auprès de lui Fransizka et le prêtre de Sankt Radegund. L'entrevue a lieu le 13 juillet. Le prêtre s'efforce une dernière fois de convaincre Franz de changer de position. « *Monsieur le curé, pouvez-vous m'assurer que si je m'enrôle avec les nazis je ne fais pas un péché mortel ? - Non, je ne peux pas t'assurer cela – Donc je ne me rétracte pas.* ».

Le 9 août Franz est conduit au lieu de l'exécution. Il reçoit du papier et un stylo pour écrire sa dernière lettre : « *Ma femme très aimée, ma mère très aimée, je vous remercie encore du fond du coeur de tout ce que vous avez fait pour moi dans la vie, de tout l'amour et des sacrifices que vous avez accepté de faire pour moi. Je vous prie à nouveau de me pardonner de tout ce qui peut vous avoir offensé ou peiné, de même que de ma part je vous pardonne tout. Je prie aussi tous les autres de me pardonner, si des fois je les ai offensés ou peinés. En particulier, le révérend père, si je l'ai offensé avec mes propos quand il est venu me voir avec toi. De mon côté, je vous pardonne tout du fond du coeur. Que Dieu puisse accueillir ma vie en expiation non seulement de mes propres péchés, mais aussi de ceux des autres.* ⁴⁰»

35 Zucconi, p. 192.

36 Zucconi, p. 195-196.

37 *Ibid.*, p. 196.

38 *Ibid.*, p. 202.

39 *Ibid.*, p. 213.

40 *Ibid.*, p. 223.

Il y a un moment que seul Dieu a pu prévoir où la vie des saints a basculé. Comme si tout ce qui en eux résistait encore à l'amour du Christ avait cédé. Ce que nous voyons lorsque Paul s'effondra sur le chemin de Damas, ou après que Franz a pris la décision en 1941 de refuser son incorporation. *La sainteté chrétienne n'est rien d'autre que cette liberté de l'amour* en eux, qui s'exprime dans leur transparence, leur prière incessante, la non violence totale et active, et un dévouement universel. « *Bienheureux homme : aucun piège en ce qu'il disait. Il ne jugeait personne, il ne condamnait personne, il ne rendait à personne le mal pour le mal ... Dans sa bouche, il n'y avait que Christ, bonté, paix, et miséricorde en son coeur* » écrivait Sulpice Sévère de son maître et modèle Martin de Tours⁴¹. Le portrait vaut pour Paul, il vaut pour Franz Jägerstätter.

La conversion de Paul est célébrée par l'Église comme un miracle de la grâce. Le chemin de la sainteté qui conduisit Franz à l'héroïsme fut dans sa vie simple et cachée de père de famille, l'écoute quotidienne pendant des années de sa conscience, éclairée par une lecture assidue de l'Écriture et de la vie des saints.

« *Au fond de sa conscience, l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix, qui ne cesse de le presser d'aimer, d'accomplir le bien et d'éviter le mal, au moment opportun résonne dans son coeur : 'Fais ceci, évite cela.' Car c'est une loi inscrite par Dieu au coeur de l'homme ; sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera. La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où la voix de celui-ci se fait entendre. C'est d'une manière admirable que se découvre à la conscience cette loi qui s'accomplit dans l'amour de Dieu et du prochain.* »⁴² Dans la lettre apostolique du 23 octobre 2007, qui proclame Franz Jägerstätter bienheureux, son éloge est le suivant : « *s'étant renoncé, librement, il offrit sa vie, gardant une conscience droite dans la fidélité à l'Évangile, et pour la dignité de la personne humaine.* »⁴³

Ce temps de confinement, espérons qu'il soit pour nous et pour tous redécouverte de l'intériorité. Appliquons nous à l'écoute intérieure de notre conscience et de la parole vive de Jésus ressuscité qui vient à sa rencontre. C'est l'écoute de notre conscience et de la Parole du Christ, l'écoute de Dieu, qui rend libres. Nous appartenons à notre Créateur et Jésus est notre seul Seigneur. Telle est notre fierté.

L'Église est sainte non parce qu'elle est composée d'êtres irréprochables, mais parce que Jésus s'est lié à elle. Il nous emplit du désir de la faire grandir dans l'*agapè*. Même les péchés des gens d'Église, leurs défaillances, sont des épreuves qui peuvent elles aussi nous faire grandir dans la liberté. C'est Dieu que nous croyons, c'est lui que nous espérons, c'est de lui que nous attendons la réalisation de son projet d'amour, dont l'Église est l'instrument. Jésus nous assujettit en elle les uns aux autres et par cet assujettissement mutuel, cet école de l'*agapè*, de la sincérité, de la non-violence et du service, il nous habilite à la mission, il nous assujettit à tous les hommes nos frères pour faire advenir la paix parmi nous. Heureux paradoxe : « servir, c'est régner. »

41 Sulpice Sévère, Conclusion de la Vie de saint Martin 26 et 27, dans *Saint Martin de Tours*, trad. J. Fontaine, Paris, Cerf, 2016, p. 84-85. Répons de l'office des lectures pour la mémoire de saint Martin.

42 Concile Vatican II, constitution *Gaudium et Spes* 16.

43 « *abnegato liberalique animo suam vitam obtulit rectam servans conscientiam in fidelitate erga Evangelium et pro humanae personae dignitate* ». Cité par Zucconi, p. 250.

